



ESPACE PUBLIC ET MAISON

LES FEMMES S'EXPOSENT ET EXPOSENT

Claudine LIENARDMilitante féministe

À l'automne-hiver 2017, l'exposition *Women House* explore l'espace privé des maisons à travers les œuvres d'artistes femmes du monde entier. L'occasion d'un court séjour à Paris où la lecture féministe de l'espace sert de fil conducteur.

AUX PLACES, CITOYENNES !

Qu'il y soit question de violences, d'autonomie, d'accession à des postes ou à des ressources, les luttes menées par les femmes et leurs mouvements comportent toujours un lien avec le rapport à l'espace et les enjeux qui s'y nouent. Les risques physiques qu'elles encourent sont par exemple plus importants dans les lieux privés où la culture patriarcale tend à les garder enfermées parfois au prix d'une violence physique, psychologique voire économique et institutionnelle. D'autre part, le dehors, l'espace public et commun, reste pour elles un objectif incontournable pour leur autonomie et quand il s'agit d'exprimer colères et revendications ou d'affirmer leur condition d'être humain à part entière, libre de circuler, de se former, d'expérimenter de nouvelles compétences. Au moment historique où les femmes dévoilent en masse les agressions sexistes et réclament des rapports nouveaux entre les sexes, l'espace apparaît comme un enjeu, pour se dire, pour oser, pour vivre. Et la rue, la ville, deviennent des lieux à prendre et occuper.

L'institution féministe française, le Centre Hubertine Auclert¹, organisme associé de la Région Ile-de-France, ne s'y est pas trompée. Le Centre a pour principaux objectifs la promotion de l'égalité entre les femmes et les hommes et la lutte contre les violences faites aux femmes à travers l'Observatoire régional des violences faites aux femmes. Pour nourrir l'expertise et les ressources qu'il procure aux actrices et acteurs qui œuvrent sur le

territoire francilien, il se base sur un large sondage d'opinion² réalisé en 2017 pour lancer une campagne d'actions, de colloques, de publications sur le thème « Quels enjeux pour la place des femmes dans les espaces publics en 2018 ? » répondant ainsi aux vœux de 82 % de la population française qui considèrent que « la prise en compte des enjeux d'égalité femmes-hommes dans l'espace public doit être une priorité pour les pouvoirs publics ». Le thème sera abordé sous trois angles : la mixité, les transports et la mobilité, l'éducation à l'égalité. Les productions sont proposées au débat sur le site du Centre.

L'ESPACE EST À NOUS !

Prenons d'abord un peu de recul. L'évidence et la phénoménale dimension du thème de l'espace appréhendé comme opérateur dans les rapports de sexe coupe d'autant plus le souffle qu'il est resté longtemps dans une sorte d'angle mort des travaux et actions féministes. Il semble aujourd'hui sauter aux yeux et au corps avec des recoupements se déployant de toutes parts. Comment en sommes-nous arrivées à supporter que le lieu privé du logement soit le lieu de tant de violences ? Comment se fait-il que nos jouissances des espaces communs soient si chiches, si prudentes ? N'est-ce pas parce que ce « dehors » nous semble si hostile qu'il nous est tellement difficile d'investir l'espace citoyen-ne du pouvoir politique ? Comment imaginer des rues, des places où les femmes, comme les hommes, se sentent chez elles autant qu'elles le souhaitent ou

en ont besoin, à n'importe quel moment ? Comment apprendre à nos filles à jouir de l'espace comme elles le méritent ? Comment éduquer les garçons à quitter ces rôles pesants de gardiens et de protecteurs ?

L'espace est une clé de nos luttes sociales. Regardons, par exemple, ce qui se passe quand, en 1955 en Alabama, la jeune femme noire Rosa Parks, refuse de céder son siège à un homme blanc dans un autobus réglementé par l'apartheid entre les races et montre ainsi le « rôle politique et social de l'espace en général et de la place »³. Car, c'est bien un bout d'espace public et collectif que Rosa revendique d'occuper en s'agrippant à son siège. Un bout d'espace qui lui est interdit à elle, femme noire, dominée. La suite des actions que poussera Martin Luther King ensuite dans une vaste campagne d'occupation des bus publics s'inspirera de son geste symbolique. Rosa, « par son attitude inflexible a rendu visible l'injustice, apporté la preuve par l'espace de l'iniquité des règles sociales »⁴ en cours à l'époque. Les lieux que nous occupons, les distances que nous mettons entre nous et les choses ou les gens, les fermetures et les ouvertures que nous aménageons ou subissons, les objets qui nous aident où nous encombre, les cheminements et les repos que nous nous accordons dans les espaces où nous évoluons ... tout cela en dit long sur notre place physique et sociale. Les luttes féministes, comme l'illustreront les travaux d'une série d'artistes, ne peuvent l'ignorer.

DANS LA VILLE, DES FEMMES

Un week-end à Paris, cette ville où le piéton et ses cheminements priment toujours – en résistance à la voiture omniprésente –, c'est d'abord marcher. Marcher et observer avec l'œil et le pied d'une féministe sexagénaire politisée et curieuse. Nous sommes à la fin de l'année, les lampions sont partout, mais le traditionnel marché de Noël ouvert à la foule, aux artisan.e.s et aux échoppes de friandises, est supprimé. La menace terroriste est trop grande et justifie ces groupes militaires et policiers. Contrairement aux lampions et terrasses chauffées bondées, ils glacent l'espace public de leur présence blindée, affirmant toutes armes dehors la légitimité d'une protection virile qui se veut nécessaire au bon déroulement des occupations de promeneurs et promeneuses, touristes ou autochtones. Le ministère de « la transition écologique et solidaire » barricade aussi son petit coin de forêt saugrenu derrière les grilles d'un ancien hôtel particulier. Paris semble parfois en état de siège.

Dans le quartier branché des galeries d'art, la seule maison ornée de plantes grimpantes jusqu'au toit s'appelle la « maison sauvage », alertant sur le caractère insoumis de l'élément végétal. Timidement, ici et là, se remarquent des tentatives de reprise de la ville à la technologie envahissante avec, souvent, une connotation féminine comme ces tricotages sur les gouttières ou les façades. Et des femmes, partout, qui rament comme dans d'autres villes : cyclistes risquant leur remorque pleine d'enfants dans la marée de voitures, animatrices intrépides cornaquant leur ribambelle dans un métro bondé, nuée de nettoyeuses noires et métisses s'interpellant dans les couloirs de l'hôtel, mendiante hardies et pathétiques, hôtesse de musée serrées dans un coin balayé de courants d'air, serveuses se démenant au milieu des doigts tendus, etc. Elles s'accrochent, comme ces poussettes, trottinettes et vélos roses soigneusement cadenassés aux grilles de cette école fondamentale entrevue. Les alternatives, elles en veulent. Garder la chatte au milieu du village aussi. La tenancière et patronne d'un petit restaurant de l'île de la Cité présente ainsi sa vieille copine à quatre pattes avec une fierté étonnée. Alice salue les client.e.s, choisissant les banquettes où elle s'étire et s'endort après un brin de civilités mollement concédées. Cela repose de ces statues de femmes que les grands artistes mâles imposent au regard dans les parcs et sur les places, oscillant entre les nus lascifs de Maillol du Jardin des Tuileries à la Jeanne d'Arc guerrière et équestre rue de Rivoli.

L'ESPACE DES FEMMES

Rue Jacob, une porte cochère est ouverte et un modeste panneau invite à la découverte. Impossible de ne pas penser à une entrée de vagin, ombreuse comme l'Origine du monde de Gustave Courbet, évidente comme le formidable Hon de Nikki de Saint Phalle. Un passage étroit, bordé de lumière et de plantes exubérantes où des fleurs étonnent en ce temps d'hiver, mène à une grande salle, sorte d'utérus chaleureux et vivant. Nous sommes dans l'Espace des Femmes de Paris, lieu de passage, d'expositions, d'accueil et de bureaux fondé par Antoinette Fouque. Il abrite sa maison d'édition, une galerie et une librairie. « *Bienvenues dans ce lieu, enfant du Mouvement de libération des femmes, lieu d'engendrement et de création incessante, terre d'asile et d'hospitalité, promesse du futur* », nous avait promis sa fondatrice sur la page de présentation du site internet⁵. Le lieu est agréable avec son patio et son mini espace tropical où chantent une fontaine et un bassin.

C'est la peintre Marie Morel qui motive notre visite. Elle a quitté son atelier, formidable bric-à-brac de traces, d'objets, de couleurs... propices à la création et niché dans les hauteurs du Jura pour déposer quelques-unes de ses toiles à Paris. Son travail d'artiste, original et très personnel, se double d'une activité d'éditrice opiniâtre. Loin des stratégies trop souvent financières du marché de l'art – selon l'expression consacrée – sa publication, *Regard*, touche un large public environ six fois l'an. La revue d'art, conditionnée artisanalement et transmise par courrier postal, présente en vingt pages et dans un format de dix sur quinze centimètres un.e artiste, une œuvre, inconnu.e à partir d'illustrations doublées d'un entretien ou d'une présentation de Marie Morel. À l'image de cette démarche, ses tableaux composent des galeries de portraits et des morceaux de paysage où l'œil voyage du minuscule au grandiose, du détail insignifiant au destin éclatant à partir de petits bouts de cartons froissés et colorés, de traits de couleur hardis et doux, de sinuosités aventureuses et ludiques. On peut rester longtemps devant les panneaux gais et mélancoliques où l'artiste a rassemblé l'illustration naïve et forte de destins de « Femmes des siècles passés ».

Marie Morel⁶ a, en effet, entrepris de restituer, par sa peinture, la vie de quatre cents figures féminines qui ont impressionné par leur action, leur destin, leur impact féministe. Véritable dictionnaire de femmes « totalement exceptionnelles et scandaleusement effacées de l'histoire de l'humanité », les tableaux de Marie rendent évidents le foisonnement des apports féminins, leur richesse, leur diversité tout autant que leur

audace et leur humanité. Ils soulignent aussi, et c'est l'objectif poursuivi par l'artiste et l'Espace des Femmes, le formidable scandale de leur absence des livres d'art et d'histoire proposés par l'appareil officiel français de transmission : écoles, musées, monuments. Échangeant avec quelques visiteuses, je m'aperçois qu'elles sont interpellées par des destins différents. Ce formidable patchwork parle ainsi au cœur de chacun.e, créant derechef un lien amical et fondamental, qui avec l'herboriste religieuse Hildegarde Von Bingen, qui avec l'exploratrice intrépide Alexandra David-Néel ou avec cette obstinée Henriette d'Angleville, première femme à gravir le Mont Blanc sans aide, ou même avec Michée Chauderon, brûlée comme sorcière pour les vertus thérapeutiques de sa soupe blanche. D'autres toiles déclinent des silhouettes joyeuses ou des figures de femmes titrées de commentaires qui, ensemble, figurent la vigueur et la multitude des facettes du féminisme. Nul doute que cette exposition a bien sa place chez Antoinette Fouque, cette pionnière du Mouvement de libération des femmes qui n'a quitté ce monde – en 2014 – qu'après avoir bouclé l'édition du « *Dictionnaire universel des créatrices* », œuvre collective imposante qui retrace quarante siècles de création des femmes à travers le monde dans tous les domaines de l'histoire humaine, des arts, de la culture et de la science.

À LA MONNAIE DE PARIS : WOMEN HOUSE

En 1972, à Los Angeles, vingt-cinq femmes artistes investissent les dix-sept pièces d'une vieille maison à l'initiative de Judy Chicago et Miriam Schapiro, fondatrices du Feminist Art Program au sein du California Institute of the Arts. Il s'agit de centrer l'expression et les moyens artistiques sur le thème des femmes. Les œuvres et performances exposées constituent un moment phare de l'histoire de l'art féministe. À 45 ans de distance, Camille Morineau et Lucia Pesapane invitent à leur tour une vingtaine de femmes artistes à occuper les salles et recoins de la vénérable Monnaie de Paris pour triturer le thème de l'espace domestique, le faire littéralement éclater dans des appréhensions et représentations diverses. Le domicile, pour les femmes, est, en effet, lourdement chargé, traversé de ressentis et de vécus paradoxaux et contradictoires. Il les réchauffe, les protège, leur fournit un lieu pour rêver et se construire. Il peut aussi être le piège qui se referme sur des violences muettes, la prison dont on cherche à s'échapper, une étendue infinie d'espaces larges ou minuscules à ranger, nettoyer, inspecter... La cohérence de la scénographie aide à accompagner et à se



©*Rêve de repassage*, Karin Mack, 1975. L'artiste autrichienne perçoit le repassage comme un acte tout à fait contemplatif. Le titre de sa performance, *Bügeltraum* [*Rêve de repassage*], est cependant sous-tendu d'ironie, puisqu'elle s'habille en noir, étend son corps sur la planche à repasser, laisse pendre ses bras, ferme les yeux et proclame la « mort de la femme au foyer », comme si la planche à repasser était sa sépulture. (The Sammlung Verbund Collection, Vienne/Vienna).

Exposition « Women House - La maison selon elles », Paris, Hiver 2017.

© Claudine Lienard

fondre dans les démarches des artistes tout en équilibrant les sensations qui se lèvent face à des œuvres fortes où l'humour féroce le dispute à la mièvrerie effrayante.

Dans le premier chapitre, Martha Rosler, Birgit Jürgenssen, Valie Export et Cindy Sherman explosent le désespoir des ménagères – les *Desperate housewives*, en figurant l'obsécrité des appareils électroménagers ou en les détournant pour des usages inédits et violents. La vie bourgeoise et ses rites en prennent pour leur grade et la distance s'étire cruellement entre les aspirations des femmes et le passage rituel de l'aspirateur. La maison devient blessante. Le visage écrasé sur les vitres de Birgit, les mains échappées des portails d'Helena Almeida ou la performance de Lydia Schouten qui se filme, se cognant et tournant entre les barreaux de sa cage témoignent de la puissance carcérale du foyer. Pour se donner une illusion de liberté, Lucy Gunninc y invente des *via ferrata* étriquées (sortes de parcours d'escalade des meubles et des étagères) et Monica Bonvicini finit par fracasser les murs à grands coups de marteau résonnant douloureusement dans plusieurs salles de l'exposition. A contrario, la maison – chambre à soi procure à d'autres refuge et bulle de création avec le risque bien présent de s'y laisser dissoudre et absorber. Claude Cahun s'y photographie dormant dans une armoire tandis que Kirsten Justesen s'y expose comme un bibelot. Zanele Muholi y cache les amours lesbiennes, et Francesca Woodman y disparaît, aspirée dans des placards, recouverte du papier peint qui ruine soudain le nid douillet abandonné, déserté depuis longtemps. Alors, les femmes vont jouer, figurant, comme Penny Slinger,

toute la gamme des violences domestiques dans la réduction d'une maison de poupées qui permet de manier la souffrance, de reprendre distance. Laurie Simmons et Rachel Whiteread poussent plus loin la démarche, rapetissant tâches et objets ménagers à la dimension de jouets et d'actions ritualisées et ridicules. Elles reprennent peu à peu pouvoir sur la maison, l'apprivoisant d'abord comme Laure Tixier par de petites maquettes en feutre doux et coloré, capturant ses traces, empreintes exhibées par Heidi Bucher ou dépliant ses décors comme les tissus paysages d'Isa Melsheimer.

L'intérieur n'empêche pas la construction, et « construire, c'est se construire ». Ana Vieira fige une salle à manger, labyrinthe de toiles où se niche une table toute prête que les convives ont pourtant désertée, ne laissant que l'écho de leurs conversations. La banalité bourgeoise dévoile son oppression. Carla Accardi sort enfin et recrée une maison légère et monumentale à la fois, organique et artificielle. La liberté pointe. Et ce serait quoi, une maison femme ? Une maison mobile qui lie le collectif et l'individu, permet l'errance et l'accueil, le voyage et la chaleur du foyer et des rencontres ? Nil Yalter nous l'écrit sur les murs textiles de sa yourte de feutre brun tandis qu'Andrea Zittel s'évade dans sa caravane-baignoire et que Lucy Orta imagine un vêtement-tente ou une tente-vêtement souple, légère et drôle. L'aventure n'est pas sans risque et le cœur se serre devant ces témoignages muets que les femmes ont écrit sur les murs de leurs maisons égyptiennes condamnées à la démolition que nous racontent les photos de Sue Williamson, ou ces chevelures de chanvre abandonnées sur le sol par Shen Yuan.

Alors, les femmes deviennent la maison et la (re)créent à leur image, leurs rêves et leurs fantasmes. L'araignée géante de Louise Bourgeois file sa toile et tisse de nouveaux cocons. Nikki de Saint Phalle nous ouvre le ventre de ses maisons explosées de rondeurs et de couleurs. Anne-Marie Schneider esquisse des maisons fines habitées de poissons. Laurie Simmons prend la poudre d'escampette avec un cottage complet campé sur ses jambes fines. Le tour est bouclé. Elsa Sahal peut se jouer en céramique de grottes noires issues de vagins fantastiques. La maison ne nous fait plus peur. C'est à nous de l'occuper, et de la transformer selon nos désirs féministes. Preuve est faite par cette exposition étonnante et familière, où l'on se retrouve en dedans, en dehors mais surtout en puissance de créer et de réinventer un espace qui ne soit plus « domestique » mais en phase avec le monde et les femmes qui l'habitent. Un espace où devient évidente la nécessité de déconstruire une fois de plus et sans cesse les mécanismes cachés et puissants des dominations et de leurs mises en forme architecturales, mobilières et urbanistiques. ■

1 <https://www.centre-hubertine-auclert.fr/>

2 Micheau, F., Les enjeux des espaces publics sur l'égalité femmes-hommes, Opinion Way, octobre 2017, en ligne sur <https://www.opinion-way.com>.

3 Lussault, M., L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain, Paris, Seuil, 2007, p 31.

4 Ibid., p 30.

5 <https://www.espace-des-femmes.fr/>

6 L'œuvre de Marie Morel et ses expositions peuvent être suivies sur son site : <http://mariemorel.net/>